

Deux voyageurs passant par là au même moment, furent témoins de cet horrible accident, auquel se joignit, en outre, la commotion d'une avalanche qui recouvrit les deux jeunes gens d'un vaste linceul. Courir au village le plus voisin, revenir avec de braves montagnards amis de Merren, tout cela fut l'affaire d'une heure.

Deux frères se dévouèrent à opérer le sauvetage; après des efforts inouis, ils arrivèrent, à travers la profondeur des neiges qui fuyaient sous leurs pas, menaçant à chaque instant de les engloutir, jus, qu'au chasseur et à celle qu'il avait voulu sauver aux dépens de sa vie. Hélas! Merren n'était plus qu'un cadavre, le chasseur héroïque était mort. Seule la fille du vieil officier vivait encore, on la remonta avec le plus grand soin et on lui prodigua des secours qui lui rendirent la vie.

On se garda bien, cela va sans dire, de lui raconter la mort fatale de celui qui avait voulu la sauver. La pauvre enfant, qui revenait d'une ferme voisine, avait éprouvé un accident fréquent dans ces montagnes, son pied avait glissé et elle était tombée évanouie de peur jusqu'à l'endroit où Merren l'avait aperçue. Quant à sa chute au fond du précipice et à son salut aux dépens de la vie du chasseur de chamois, on ne devait l'attribuer qu'à une seule chose, c'est que celui-ci touchait le premier le sol, avait servi de matelas à la jeune fille et amorti le coup.

Ce même jour était arrivé au village où se passait cet événement, un de ces touristes anglais qui ont pour les Alpes une prédilection toute particulière, par cette seule raison qu'on y rencontre à chaque pas des torrents à traverser, des cascades, des avalanches et des abîmes; ce qui leur donne des émotions et les aide à vivre. Le drame que j'ai raconté était donc „pain bénit” pour notre touriste qui s'ennuyait à la mort.

—Garçonne, dit-il à un domestique de l'auberge où il avait déjeuné, on faisait beaucoup de bruit dans la rue. Quelle était la cause?

—Un malheur affreux, mylord; un chasseur qui s'est tué en cherchant à sauver une jeune fille.

—Goddam! c'est charmant! conduisez-moi toute suite, je voulais voir le spectacle. Aoh! un moment! la jeune fille elle était jolie?

—Belle comme un ange! mylord.

—Aoh! alors il fallait le sauver toute suite. Je donnais trois cents guinées pour faire sauver elle.

Le garçon d'auberge alla chercher son frère et ce fut lui qui, à l'aide de quelques amis, descendit dans le précipice d'où il tira la vivante et le mort.

—Je donnai cinq cents guinées au docteur qui rendit le vie et le beauté à cette belle *girl*! fit l'Anglais lors-

qu'il vit devant lui la pauvre enfant qu'on avait ramenée sur la route et qu'on plaçait sur un brancard improvisé.

La jeune fille fut sauvée.

Trois jours après, elle vit entrer le fils d'Albion chez son père.

—Mademoiselle, dit l'Anglais, il n'était pas une étoile dans tout le firmament qui soit aussi beautiful que vô. Je donnai mon main à vô et vingt-cinq mille livres de rente avec. Si vô voloz m'épouser, je suis le mari à vô.

La pauvre enfant regarda son père qui, dans sa reconnaissance, dit oui pour elle, et à son tour la jeune fille se plut à reconnaître qu'elle devait la vie à la générosité de l'insulaire.

—No! no! Mademoiselle. C'était moà qui devait le vie à vô; car je avais le spleen. Vô avez guéri moà.

Pour un anglais, c'était tendre, sentimental et galant; le mariage a eu lieu ces jours derniers.

LA MAISON DE JACQUES CARTIER.

Nos lecteurs n'ont pas oublié la lettre d'un de nos concitoyens, en ce moment à St. Malo, dont nous avons publié un extrait la semaine dernière, dit la *Minerve*. Son correspondant nous en passe une nouvelle plus intéressante encore que la première, car elle contient une description de la maison de Jacques Cartier à Limoilon. Nous reproduisons :

„J'arrive de Limoilon: j'ai visité de la cave au grenier la maison de Jacques Cartier. Je suis enchanté de l'avoir vue. C'est hier que j'ai eu cette bonne fortune. De bonne heure, je me suis mis en route, après m'être, selon mon usage, donné forces ablutions dans le domaine du père Neptune. (St. Malo est une station balnéaire magnifique) J'allai à St. Ideux prendre mon ami Fleury, le bibliothécaire de St. Malo. Entouré de sa famille, il m'accueillit à bras ouverts; il était sur le seuil de sa maison pour me recevoir. Après un excellent déjeuner entremêlé de bons mots et arrosé d'un excellent bordeaux, il monta avec moi dans une voiture de louage que j'avais engagée à St. Malo; c'était une antique et forte berline, qui a bien pu servir à conduire Jacques Cartier de sa résidence au quai de St. Malo, lorsqu'il fit voile pour prendre, au nom de François 1er, sa part de l'héritage du père Adam, qu'il ne voulait pas laisser, disait-il, tout entier à Charles-Quint. Nous arrivons à Limoilon. C'est un bâtiment assez vaste et parfaitement conservé, quoique son propriétaire ne paraisse pas faire grands frais pour son entretien. J'en ai dessiné le plan à la hâte, sur une feuille de mon

carnet. Je te l'envoie. Je crois exact. Le gardien actuel, un fermier du nom de Macé, occupe le rez de chaussée. Les autres étages servent de magasins. Dans la tourelle que tu vois à droite, se trouve un escalier en limaçon qui monte jusqu'au grenier et qui donne accès à tous les étages. Le salon était au premier. On y voit une superbe cheminée. Elle n'a pas moins que six pieds de haut et huit de large. Elle avance de quatre pieds dans la pièce; c'est un monument! Elle est en pierre artistement travaillée. Sur le mur on aperçoit les armes de l'ancien „maître de céans.” Elles sont écornées en tout sens; la main des vandales de 93 a passé ici. Elles sont soutenuës par deux femmes à genoux. Je prétends que ce sont des sirènes; M. Fleury est de mon avis: il me semble que c'est plus dans l'ordre pour un marin.

„Je suis monté au grenier. Les fermes, les solives, les poutres, tout est en bois de chêne d'une conservation parfaite, et cela après quatre siècles. Je détachai d'une solive un petit morceau de chêne; je te l'envoie; tu peux dire que tu possèdes un morceau du toit qui a abrité Jacques-Cartier.

„M. Macé m'a dit que le propriétaire était un monsieur Tarouilly. M. Macé est le gardien de la maison depuis quarante ans. A ma question s'il avait souvent reçu des visiteurs, il me répondit :

„—Vous êtes le second; il y a peut-être dix ans, c'était un ministre du gouvernement canadien. Il a parcouru la maison, comme vous, et a pris beaucoup d'intérêt à chaque détail.

„Je présume que c'est Sir George Cartier.”

LE VEUVAGE DE MA TANTE.

Ma tante était une dame de constitution robuste, d'esprit résolu et de caractère énergique: c'était ce qu'on appelle une maîtresse femme.

Mon oncle était un petit homme mince et chétif, d'allure paisible et même un peu débonnaire, tout à fait mal assorti avec ma tante. Aussi, remarquait-on que depuis son mariage il dépérissait de jour en jour. L'énergie de sa femme était hors de toute proportion avec ses forces; elle le consumait à petit feu.

Cependant ma tante prenait de lui tout le soin imaginable. Elle avait toujours une demi-douzaine de médecins autour de son lit; et comme elle n'aimait pas les demi-mesures, elle exécutait si vigoureusement leurs ordonnances, qu'elle eût bientôt administré à son mari assez de médecines pour remettre sur pied un hôpital tout entier.

Mais rien n'y fit: ni soins, ni